

RIVE GAUCHE - RIVE DROITE

Rive gauche, rive droite, loin du Pont Mirabeau, coule la Seine.

Elle, elle s'étiolait de bonnes manières au bord de la rue du Gros Horloge.

Lui, il traînait ses Doc Maertens sur le bitume de Saint Etienne du Rouvray.

Les samedis après-midi, quand le ciel se trouait de bleu entre deux averses, l'un et l'autre venait sur les quai lire son avenir dans les eaux de la Seine.

Rive droite, rive gauche.

Elle se voyait desséchée dans la couche d'un notaire, entre le bridge du jeudi et l'amitié calfeutrée des amies, ou bien encore statue posée derrière la caisse d'un bijoutier ou d'un maître parfumeur cosmétologue, un sourire lifté aux lèvres pour l'éternité. On dirait d'elle à cinquante ans qu'elle avait été belle. Elle savait que personne n'a encore inventé de crème anti-ride pour le coeur.

Lui, il se voyait galère, de plan foireux en coups fumants, échouer un soir dans la cuisine d'une H.L.M., la bière sur la toile cirée et le "Mundiale" à la télé. Les copains diraient un jour de lui qu'il avait été quelqu'un. Mais il savait qu'il n'existe ni herbe, ni poudre, ni alcool pour remettre à zéro les pendules de la vie.

Le temps qui passe dans les tourbillons du fleuve ne fait pas de cadeaux. L'un et l'autre contemplait en silence l'image de sa mort lente. C'était un samedi gris de juin pourri. Il faisait trop froid pour se foutre à l'eau.

Rive droite, rive gauche. Ils relevèrent ensemble les yeux.

Sur la rive étrangère, il vit une fille blonde aux cheveux tirés. Il devina ses oreilles petites, la courbe de sa nuque et ses épaules rondes. Il lui sourit. Ca ne mange pas de pain.

Elle découvrit un garçon brun aux yeux noirs comme le ciel, un garçon au sourire si blanc qu'on aurait dit l'éclat d'un poisson dans le fleuve. C'était un sourire à tirer les rideaux de fer des commerces de la rue du Gros Horloge, un sourire à écoper de six mois ferme au Palais de Justice. Dans le tableau si sombre de son avenir, le sourire de l'autre rive lui sembla un rayon de soleil.

Elle avait quinze ans, il n'en n'en n'avait pas plus. C'était un jour à se foutre à l'eau à deux, histoire de se réchauffer.

Ils marchèrent face à face, rive droite, rive gauche, le gamin de Saint Etienne des Seringues et la fille du Gros Horloge qui compte les sous. Ils marchèrent en rêvant au Pont Mirabeau et à Paris où la Seine enserme dans ses bras tous les enfants qui s'aiment. Ils ne voulaient plus voir l'eau grise de leurs lendemains trop écrits. Sans se quitter des yeux, ils marchèrent jusqu'à un pont.

Chabada bada... Chabada bada...

Il suffit de passer le pont. Au beau milieu du fleuve, le coeur gonflé d'un grand air de scandale, ils se retrouvèrent dans l'étonnement de leur propre audace. Ils échangèrent quelques paroles sans importance et comprirent qu'ils parlaient la même langue, lui en "séfran," elle en français, la langue des enfances qui collent à la peau.

Elle n'avait pas de mots assez durs pour dire le cercle étouffant des baisers et des cadeaux, le cocon chaud de la famille où l'on s'endort aussi sûrement que sous une avalanche.

Il n'avait pas de mots assez crus pour raconter le gris des solitudes et la ligne confondue des tours et des nuages à l'horizon de sa cité. Sur le pont, sans pudeur, ils voulurent jeter à l'eau la défroque de leurs enfances.

Elle s'appelait Béatrice, on le nommait Freddy. Leurs deux noms leur plurent pour la première fois. Ils décidèrent de se revoir.

Rive droite ou rive gauche? Chacun était trop fier pour rendre les armes dans le domaine de l'autre. Ils cherchèrent tous les deux un lieu qui fut ailleurs, un monde qui serait le leur. Elle craignait les yeux bavards des maisons à colombages. Il ne voulait pas se cacher dans l'ombre sale des cités. Elle parla des arbres. Il pensa au Jardin des Plantes.

A mi-chemin entre Saint Etienne du Rouvray et la rue du Gros Horloge, ni rive droite, ni rive gauche, c'était un espace magique épargné par les constructions humaines, un pays vert pelouse où vivaient en intelligence les arbres centenaires et les crocus éphémères. Ce serait là, entre le temps et l'instant, sur un banc de légende, que Roméo retrouverait Juliette, que Juliette aimerait Roméo.

Chabada bada... Chabada bada...

Elle arriva la première avec les grosses nuées de l'Ouest et se cacha à l'écart du lieu du rendez-vous afin que Freddy ne la vît pas avant l'heure convenue. Elle estimait plus convenable de le faire attendre un peu.

Lui aussi était en avance. Ils tournèrent en rond l'un et l'autre entre les arbres et les bosquets. Cache-cache de feuilles, de branches et de fleurs. Ils se retrouvèrent par hasard sur un banc qui n'avait pas été prévenu mais qui en avait vu bien d'autres. Ils s'assirent côte à côte.

Ils étaient muets. Ils collèrent l'une à l'autre leurs lèvres en panne de mots.

Chabada bada... Chabada bada...

Alors, une bourrasque souleva le ciel au-dessus des arbres et le laissa retomber en pluie sur les amoureux enlacés. "C'était, dit-elle, ce que l'on pouvait appeler se jeter à l'eau". Il répondit d'un air entendu qu'il avait tout prévu et il furent en courant la Seine qui leur tombait sur la tête. Elle était belle comme un poème de Prévert, ruisselante, épanouie et ravie. Il était beau comme une locomotive. Elle monta sur ses épaules à l'assaut de la grille de la gare désaffectée des tramways. Elle avait les jambes longues et ne pesait pas plus que pèsent les rêves. Ils cavallèrent en riant sous la pluie jusqu'aux hangars.

A l'intérieur, le noir était complet. Freddy conduisit Béatrice entre les poutrelles et les gravats qui jonchaient le sol. Elle tremblait un peu. Il le lui fit remarquer. Elle avoua qu'elle avait froid. Freddy reconnut qu'il n'avait pas très chaud. Ils se réchauffèrent.

Elle murmura "non" comme elle l'avait appris et ajouta "s'il te plaît" en fermant les paupières.

Chabada bada... Chabada bada... Noir.

Plus tard dans la nuit, ils sont là, l'un contre l'autre sous les charpentes oubliées. L'averse crépitant sur les verrières rend le son d'un express lancé à toute vapeur. C'est alors qu'elle apparut. Noire, plus noire que le noir du hangar, massive, suant le suif et la suie, toutes ses bielles bandées sur ses énormes roues, immobile et lourde des milliers de kilomètres parcourus, une locomotive dormait sous les voûtes de fer.

— Où est-ce qu'on est, demanda Béatrice.

— Dans l'ancienne gare des tramways, répondit Freddy.

— Qu'est-ce que c'est?

— Une locomotive... On dirait une locomotive.

— Qu'est-ce qu'elle fait là?

Freddy haussa les épaules.

— Et nous?

Il devina sa chaleur contre lui dans la nuit. Il posa doucement sa tête contre sa poitrine.

— Attend! Ecoute! Tu entends?

— Ton coeur qui bat. Bou doum, bou dom, bou doum...

— Non, autre chose! A côté...

Roméo décolla son oreille du coeur chaud de Juliette. Il entendit à son tour. C'était un cliquetis de métal dans le silence mouillé. La pluie avait cessé.

— Sortons, dit-il. Je croyais qu'il n'y avait personne. De toute façon, il ne pleut plus.

Elle s'était levée, toute blanche dans le noir. Elle contourna la locomotive et gagna le hangar d'où venait la musique.

— Freddy! Viens voir!

Dans la seconde salle, plus grande encore que la première, autour d'une pile de métal, une dizaine de lucioles tournaient en rond dans un bruissement de pédaliers. C'étaient des cyclistes à l'entraînement, des sportifs du temps d'avant, d'avant qu'Anquetil s'envole sur les routes du Tour de France. Un lampion entre les dents en guise de fanal, ils alignaient en boucle des kilomètres d'horlogers. Leurs jambes étaient les bielles des locomotives qu'ils assemblaient aux ateliers des Quatre Mares. Leur journée achevée, ils allumaient leurs bougies et pédalaient ainsi jusqu'à ce que leurs cerveaux descendent dans leurs mollets, jusqu'à ce que des soucis quotidiens passés à la moulinette des braquets, il ne reste plus que la douce lassitude qui prélude aux sommeils apaisés. C'étaient des feux follets somnambules, des joggers aux lampions de fête entre les dents.

— Ce sont des cyclistes à fallots, dit Freddy. Mon grand-père m'en a souvent parlé.

— Qu'est-ce qu'ils font ici?

— Ils s'entraînent...

Béatrice avança plus près de la ronde et agita ses deux bras dans l'air. Aucun des coureur ne modifia son allure. Les yeux collés au sol, aucun d'eux ne remarquait les deux jeunes gens.

— Freddy, où on est? Où on est vraiment?

— Je t'ai dit. Dans l'ancienne gare de tramways. Je crois, je ne sais plus. Viens!

Juliette dégagea sa main de la main de son Roméo et avança encore au milieu de la ronde des lampions. La lueur des bougies jetait sur son visage et sa peau des éclairs dorés; ses cheveux blonds dénoués dégoulaient de pluie. Elle n'avait pas peur. Elle était une petite fille dans une lanterne magique.

Freddy! Regarde, Freddy! Celui-là! Sa bougie est trop longue et lui grille le menton!

— Béatrice, viens! ne restons pas là! On reviendra un autre jour. Je n'aime pas cela.

— Regarde! Mais regarde un peu! C'est drôle. Sa barbe fume comme une mèche d'amadou! Monsieur! Monsieur!

— Ils ne vous entendent pas, mademoiselle...

Freddy et Béatrice se retournèrent ensemble. Raide et fier sur son cheval blanc, vêtu d'un costume de fusillier-marin, pompon rouge au bonnet, un petit homme se tenait devant la masse sombre de la locomotive.

— Ils ne peuvent pas vous répondre, mademoiselle. Ils appartiennent au passé.

— Ils sont morts?

— Certains. D'autres non. C'est leur époque qui est morte. Disons qu'ils continuent à pédaler dans leurs têtes. C'est cela, oui... Les derniers cyclistes à fallots pédalent aujourd'hui dans leur mémoire. C'est cela, dans leur mémoire...

Visiblement satisfait de sa formule, le petit homme descendit de son cheval. Il traversa la ronde des lampions comme on crève un écran de fantômes et s'inclina avec cérémonie devant la jeune fille.

— Célestin Béthuel, annonça-t-il en tendant la main. Vous êtes très belle, mademoiselle. Je suis ravi que vous fassiez ma connaissance.

— Vous, vous êtes mort! cria Freddy. Ca, j'en suis certain. Vous êtes même enterré au cimetière de Sotteville, en face du monument des militaires. Mon grand-père vous a connu quand il était jeune.

Béatrice prit la main que lui tendait le petit militaire et l'examina avec attention.

— C'est vrai que vous êtes mort, Célestin?

— Votre ami a raison, mademoiselle. C'est parfaitement exact. Mes hommages.

— Mais alors?

— Alors quoi?

— Comment...

— Comment je suis ici? Disons que j'ai quelques arrangements avec le ciel.

— Des arrangements?

— Voyez-vous, mademoiselle, quand le fossoyeur a eu jeté la dernière pelletée de terre sur mon cercueil, quand tous mes amis ont été partis boire un dernier canon à ma santé, je me suis senti bien seul dans mon trou. Ce n'était pas une vie. Vous savez, mademoiselle, c'est long l'éternité, quand on a rien pour s'occuper. De toute ma vie de vivant, je n'ai jamais manqué d'occupations, moi...

— Ca suffit, Célestin, on la connaît, ta vie! Une vie de clown à faire le pitre. Ce n'est pas très intéressant, coupa Freddy. Viens, Béatrice, on s'en va.

— Pourquoi? moi, ça m'intéresse, dit Béatrice.

Elle n'avait pas pris le risque de gâcher ses chances d'un beau mariage avec un fils de notaire pour se laisser mener par un loubard de Saint Etienne du Rouvray.

— Vous avez un très bel uniforme, monsieur Célestin, et un très beau cheval.

— Merci mademoiselle. Mais votre ami a encore raison. J'ai passé toute ma vie à faire le pitre. J'ai fait le pitre à la guerre de 14; j'ai joué à promener mon pompon rouge dans la mire des tireurs d'en face sur le front de Dixmude. Vous connaissez Dixmude, mademoiselle, en Belgique? J'ai fait le pitre à New York, un onze novembre sur la Cinquième Avenue, dans les flashes au magnésium des photographes de la victoire. Connaissez-vous New York, mademoiselle? Les immeubles sont si haut que les jours de chagrin, on a envie de se jeter au ciel. Le ciel est là-bas beaucoup plus haut qu'ici. Et plus le ciel est haut, et plus je suis heureux. J'aurais bien aimé être grand...

Le pompon de son calot arrivait à peine à l'encolure de son cheval. Ses yeux bleu de métal accrochaient le regard de Béatrice dans les faïtières.

— J'ai failli... A deux doigts... En 1937, au Congrès de Versailles. J'aurais pu être Président de la République. Hélas, les députés et les sénateurs ont pensé comme votre ami que Célestin Béthuel n'était qu'un clown, un triste auguste de cirque. A clown rouge, ils ont préféré Lebrun. C'est vrai, j'ai passé ma vie à faire le pitre. Il est d'autres manières de vivre qui ne valent pas toujours celle-là. Vous les connaissez. Vous les avez imaginé avec angoisse dans les eaux de la Seine et c'est pourquoi vous êtes ici ce soir.

Freddy avait rejoint Béatrice dans le cercle des lampions cyclistes. Ils se tenaient tous les deux face au piou-piou qui parlait d'or.

— Et à présent, ajouta Célestin, vous êtes contents?

Roméo serra la main de Juliette. Béatrice posa sa tête sur l'épaule de Freddy.

Chabada bada... Chabada bada...

— Vous avez raison, dit Célestin. Il faut toujours être fier de ses belles bêtises. Maintenant, je vais vous laisser.

Il remonta sur son cheval et salua militairement la compagnie. Il allait partir vraiment quand Béatrice retint son cheval par le licol.

— Attendez Célestin, attendez! Vous ne nous avez pas expliqué! Vos arrangements avec le ciel, les gens qui pédalent dans leur mémoire et vous ici?

— Vous voulez que je vous explique pourquoi je suis ici, et comment? reprit Célestin en tournant la bride de son cheval. C'est un peu compliqué et je crains que vous ne soyez bien jeune pour me comprendre. Savez-vous au moins ce qu'on devient lorsque l'on n'est plus?

— Lorsqu'on est mort, demanda Freddy? Rien!

— De la poussière, ajouta Béatrice.

— Faux, reprit Célestin. Vous avez tout faux! Quand on a fini de vivre, fini de rire, on va rejoindre ceux qui nous ont précédé et attendre ceux qui nous suivront dans la Mémoire... C'est un grand bazar, un capharnaüm de mots et de visages, de lieux et de personnages. J'y ai erré pendant un bon bout de temps. Ce n'est pas pour dire, mais c'est un sacré chambard, la mémoire. Rien n'y est rangé. Les crapules côtoient les copains. Il

y a à boire et à manger, à rire et à pleurer, la Semaine Rouge et la demi-finale de la coupe de France. Un vrai bordel, si vous me passez l'expression.

Sitôt que j'ai été plongé là-dedans, j'ai eu si peur de me dissoudre que je me suis mis à la recherche des vrais amis, les cyclistes à fallots, par exemple. Ensuite, j'ai écrit au Bon Dieu qu'il me laisse mettre un peu d'ordre. Je ne voudrais pas me vanter, mais j'ai toujours eu un joli brin de plume. De mon vivant, j'ai écrit au Pape, à Staline et même au petit caporal du troisième Reich. Ni le saint père, ni le petit père de peuple, ni le père Hitler ne m'ont jamais répondu. Le Bon Dieu, oui! Lui et moi, nous nous sommes entendu tout de suite. Il faut dire que nous sommes de la même race, la race de ceux qui inventent le monde. Dans Célestin, il y a céleste...

Nous avons cherché ensemble un lieu qui serait nulle part. Le père Ubu avait déjà pris la Pologne. Il restait la gare des "tramvés", à mi-chemin de la rue du Gros Horloge et de Saint Etienne du Rouvray, à deux pas de chez moi. Quand on a fermé la gare, j'ai pu installer mon musée. Dans chaque brique, sur chaque poutrelle, j'ai écrit le nom d'un ami, d'un camarade des ateliers des Quatre Mares, d'un passant passant sur le marché, d'un étranger, d'un enfant, et même d'un chien ou d'un chat errant. Ils sont tous là, tout ceux que j'ai connu. Maintenant, vous faites partie de la famille.

Le jour pointait par les verrières de la gare, effaçant peu à peu les fanals des cyclistes. Restait la locomotive de mémoire libérée des rails qui enferment l'avenir. Célestin Béthuel piqua des deux et disparut.

Roméo de Saint Etienne de Rouvray et Juliette du Gros Horloge sortirent dans le matin. La grande grille de la cour pavée était ouverte aux deux battants. Des hommes

vivants guidaient des camions dans le vacarme des moteurs et des klaxons. On déchargeait des tubes, on dressait des tours, on déployait des oriflammes.

Plus tard arrivèrent des vagues de gens, des grappes d'enfants et des flots de musique. Il en venait du Gros Horloge et de Saint Etienne de Rouvray. Béatrice et Freddy ne quittèrent pas la gare de toute la semaine. C'était la fête. L'ombre de Célestin Béthuel planait sur tout. Elle était dans les cuivres des fanfares, dans les couleurs des spectacles, elle montait dans la fumée des merguez. Elle explosa enfin en feu d'artifice dans la cheminée de la locomotive de la mémoire.

Quand le calme fut revenu sur la vieille gare, quand on eut remballé les drapeaux et les trompettes, du bas de l'avenue des Martyres de la Résistance gronda l'orage des bulldozers et des pelleuses. Le cortège de chenilles et de grues, la sinistre cavalcade montait à l'assaut des entrepôts du tramway.

Seul dans son hangar à nouveau désert, plus raide que la justice, plus inflexible que le droit, plus fou qu'une armée de promoteur, Célestin Béthuel attendait l'envahisseur de pied ferme. Face aux démolisseurs, il savait qu'on ne tue pas la mémoire. S'il fallait néanmoins se décider à mourir pour toujours, il mourrait en héros. Il revoyait les mots gravés sur le monument que la ville de Rouen a érigé à la gloire de la pucelle d'Orléans:

"Le vrai tombeau des héros se trouve dans le coeur des vivants."

Il avait vu la fête. Il savait à présent que Sotteville ne manquait pas de coeurs vivants.

Le colporteur © Editions l'Harmattan 1995